Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 17

Artikel: L'Alpe qui délivre
Autor: Stena, Bob
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208636

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Madame. — Il tombe bien... Dites que Monsieur est sorti.

La bonne. — De l'argent qu'il rapporte à Monsieur... Un portefeuille...

Monsieur, bondissant. — Mon portefeuille! Qu'il entre! qu'il entre vite!

(La bonne introduit un pauvre diable.)

Le pauvre diable. — C'est un portefeuille que j'ai ramassé en bas, devant la porte...

Monsieur, lui arrachant le portefeuille des mains. — C'est lui!... c'est bien lui!... (Avec effusion.) Ah! mon cher ami, que de reconnaissance!... Croyez bien que vous n'avez pas affaire à un ingrat, et je...

Madame, aigrement. — Au lieu de vous livrer à ces transports ridicules, vous feriez bien mieux de vérifier si le compte y est.

Monsieur, refroidi. — C'est vrai! (Il ouvre le portefeuille et compte :) Un, deux, trois... trente-neuf, quarante... Tous, ils y sont tous!

Madame, soupçonneuse. — Es-tu certain qu'il n'y en avait que quarante?

Monsieur. — Dame! à moins que le caissier ne se soit trompé.

Madame. — Ce qui peut très bien arriver! (Avec un soupir.) Enfin!... quand on est assez bête pour perdre son portefeuille, il faut bien se résigner à faire des sacrifices.

Monsieur. — Ne parlons pas de ça. (Au pauvre diable.) Voyons, mon ami, je veux... (Il fouille dans sa poche droite.)

Madame. — Que cherches-tu?

Monsieur (fouillant dans sa poche gauche). — De la monnaie pour récompenser cet honnête homme... (Tirant un billet de banque du portefeuille.) Avez-vous de quoi me rendre sur 1000 fr.?

Le pauvre diable, protestant pour la forme. — Oh! ce n'est pas la peine de...

Monsieur, insistant. — Si! si!... Alors, vous n'avez pas de monnaie?... Diable? Je tiens pourtant à ce que vous acceptiez quelque chose. (Appelant.) Joséphine!

La bonne. — Monsieur!

Monsieur, du ton d'un homme qui ne regarde pas à la dépense. — Joséphine, emmenez donc ce brave homme à la cuisine... Vous lui donnerez un bon verre de vin.

(Le pauvre diable se retire sans se confondre en remerciements.)

Madame, courant après la bonne. — Du vin d'office, hein! (Revenant.) C'est encore assez payé... Après tout, il n'a eu que la peine de monter l'escalier.

Monsieur, tournant et retournant son portefeuille en grommelant. — Et puis, il aurait bien pu se laver les mains.

Madame. — Quoi donc?

Monsieur. — Mon portefeuille qu'il a taché avec ses pattes sales, l'animal!... Un portefeuille de 15 fr.!

Madame, amèrement. — Ça lui est bien égal, maintenant qu'il a bu notre vin.

Monsieur. — Quel goujat!

Madame. — Et sa figure! As-tu remarqué cette mine patibulaire?

Monsieur, hochant la tête. — Un gaillard qu'il ne ferait pas bon rencontrer, la nuit, au coin d'un bois!

Le génie des affaires.

A la gare de Lausanne, au moment du départ de l'express Genève-Zurich. Sur le quai, M. Isaac père serre la main à son jeune fils, accoudé à la portière d'un wagon.

— Sitôt à Zurich, lui dit-il, lance-moi une dépêche m'annonçant que tu es bien arrivé.

— Y penses-tu père? Une dépêche coûte 50 centimes!

— Eh bien, une lettre par express.

— Ça fera toujours 40 centimes!

— Alors une lettre ordinaire, ou au moins une carte.

— Papa chéri, reprend Isaac fils, je t'enverrai un pli vide, non affranchi: tu refuseras de l'accepter et, tout en ne déboursant rien, tu sauras que je suis arrivé sans encombre.

Le train s'éloigne, et Isaac père rentre chez lui, les larmes aux yeux, en se disant: « Décidément, le petit est plus fort que moi! »

LA CLIPSE

A-vo yu la clipse? Ye parait qu'ein a z'u iena demicro passâ. Mé, l'é pas yussa. M'è-té portant bin eimmandzî po la guegni. Lè papâ l'avant de que faillâi matsourâ dâi breque de verro âo bin dâî tiu de botollie. N'è pas cein que manquâve tsi no: on ein avâi prau matâire de tiu de botollie, et de matsouron assebin.

Et tot parâi, n'é rein yu. Atsé justo âo momeint que l'affére s'eimbrèyîve que ma fenna vint mè criâ:

— Marc! vint rîdo! crâïo que la modze vâo fére lo vî! Cllia serpeint! (pas ma fenna, la modze). Quemet se ne pouâve pas chèdre on autro momeint po fére son vî. On è binstout pe rein lè maîtro tsi sè. Cein dèvetrâi ître défeindu. L'è du que lâi a tant de clliau z'anarchisse et de clliau carrioleu*. M'a dan faliu allâ m'einclliouro à l'ètrâbllio, et i'é manquâ la clipse, mé que mè redzoïessé tant. Ma fenna, po mè rabonnâ, m'a de que i'ein avé yu duve: onna clipse de clipse. Cllia serpeint! (sti coup, l'è po ma fenna). L'è adî à mè rebriquâ.

Lo tantoût, su z'u bâire quartetta âi *Trâi-Chasseu*. On dèvezâve rein que de cllia clipse. Lè z'on dezant çosse, lè z'autro cein. Ein avâi ion que preteindâi qu'onna clipse l'ètâi onna niola nâire que passâve dèvant lo sèlâo. On autro, que l'ètâi de la physique qu'on lâi compregnâi rein. Mè, lau z'é de mon idée: « Lo sèlâo l'è on pucheint fu, ion de clliau tschaffaîru quemet on fasâi lè z'autro iâdzo, mâ on tschaffaîru avoué dau bou du. Ti clliau que l'ant z'u guegnî bin adrâi on fu, l'ant prau remarquâ que bourle pas adî de la mîma manâire: quand lo bou n'é pas bin chet, dâi coup, on lo vâi que tserboune et vint tot nâi, et pu aprî repreind pe rido et pe fort. Lo sèlâo l'è tot parâi ».

L'è cein que lau z'é de, mâ n'ant pas voliu mè craire. Noutron régent, que l'è on bocon mé que fou, n'a-te pas preteindu que l'ètâi tot bounameint la lena que passâve dèvant lo sèlâo! Eh! t'einlèvâi! Quemet se n'avant pas ti lè dou lau seindâ bin adrâi fé et se pouâvant baguenautsî dinse via de lau terrau! Ie paraît que l'è cein qu'on lau z'appreind à l'Ecoula Normala. Se n'è pas onna vergogne: la lena que passe dèvant lo sèlâo!

Eh bin! mè ie crâïo que noutron gouvernemeint porrâi oquie contre clliau clipse, que pouant dètraquâ lo teimps. Se lè prècaut de ti lè payi s'accordâvant na pas sè niézi, lè z'affére l'âodrant autrameint. Dein ti lè casse, ie porrant dobedzî clliau que l'étsaudant lo sèlâo à avâi omète dau bou chet.

MARC A LOUIS.

L'ALPE QUI DÉLIVRE

JEAN Solaz allait dans la nuit, les yeux baissés, à grands pas. En bas, tout au fond, une faible lueur indiquait seule l'endroit où dormait le village qu'il venait de quitter la mort dans l'âme, et il montait.

Les rocailles du sentier, l'ombre que rien ne perçait dans cette nuit sans lune, nuit farouche, comme le sont les nuits d'orage dans les Alpes; le tonnerre qui grondait encore au loin, rien n'arrêtait le guide dans sa course. Sans une hésitation, sans un faux-pas, Jean Solaz allait dans la nuit, les yeux baissés, à grands pas.

. . . . . .

Un soir de la semaine passée, Jean Solaz a pris le sentier de la Croix du Saugy. Il était joyeux, alors; il allait voir sa fiancée, la douce Marie aux grands yeux bleus. La brise chantait aux sapins sa chanson la plus tendre; la Dent du Midi, rose et flamboyante, recevait le dernier baiser du soleil; Jean, sans s'en douter, inconsciemment, était pénétré de la grandeur du spectacle; en son cœur aussi, c'était l'Alpenglühen.

Il arriva au rendez-vous. C'était à la croisée des deux sentiers, un petit carrefour à l'orée de la forêt; le tronc d'un sapin abattu par l'ouragan, invitait au repos. Jean s'assit et, rêvant au doux minois de Marie, sa promise, attendit.

Il attendit longtemps, longtemps; sans voir que la nuit était là maintenant; l'Alpe s'était éteinte et, grande ombre silencieuse, dressait au ciel ses pics farouches; le vent sifflait sa lugubre complainte, tout était noir et froid. Jean frissonna et, sortant de son rêve, fut foudroyé par cette pensée qui, seulement en ce moment, lui vint à l'esprit: Marie n'était pas venue. Pour la première fois, elle avait oublié leur rendez-vous! L'idée ne lui vint pas qu'elle pût être malade, sa fiancée, ou absente; il l'aurait su.

Non. Elle l'avait oublié. Alors, de son grand pas de montagnard, il rentra au village, par par derrière les chalets et alla se coucher à l'étable pour ne pas éveiller sa vieille *mère*. Il resta toute la nuit à attendre le jour qui lui apporterait l'explication de l'affreux mystère.

Le jour vint et avec lui des étrangers qu'il fallait conduire vers les sommets.

Jean les guida comme à l'ordinaire, un peu plus taciturne, et voilà tout.

A son retour, sa vieille mère, tout en larmes, attendait sur le seuil du chalet, le prit dans ses bras, le fit entrer et là, dans la vieille cuisine où ils avaient passé des jours si beaux, où ils avaient parlé si souvent de la douce Marie, d'une voix brisée de sanglots, elle parla.

Oh! ce fut vite dit, sans détours, sans phrases; Marie, la douce Marie aux grands yeux bleus ne l'aimait plus, elle allait épouser l'instituteur du village et, n'osant affronter le chagrin du guide, avait profité de son absence pour dire la vérité à sa mère.

Jean reçut le coup sans broncher. Seule une larme qui perlait malgré la crispation de toute sa volonté, dit son désespoir.

Le soir, Jean prit son bâton ferré, embrassa sa mère en disant simplement: « Faut qu' je guide » et partit.

Et maintenant, sans se retourner, montant toujours vers l'Alpe qui délivre, Jean Solaz allait dans la nuit, les yeux baissés, à grands pas...

. . . . . .

Et Jean Solaz ne revint jamais.

BOB STENA.

A repasser. — Un médecin, agacé qu'un client lui demande une consultation dans la rue, lui dit un peu nerveusement:

— Voyons, tirez la langue... Mieux que cela. Bien. Fermez les yeux...

Et, les mains croisées derrière le dos, le bon docteur plante là son client et continue sa marche.

Imagination. — Tu ne t'imagineras jamais, ma chère, le nombre de jeunes gens qui m'ont fait la cour cet hiver.

— Oh! c'est bien inutile, ma chère: tu as déjà dû l'imaginer toi-même.

Au concert. — Deux campagnards, le mari et la femme, assistent à un concert en ville. On arrive à un duo, et aussitôt qu'il a commencé la femme dit à son mari:

— Pourquoi se mettent-ils maintenant deux pour chanter?

— C'est pour que ce soit plus tôt fini, et j'en suis ma foi bien content.

---

* Cambrioleurs.